



L'imaginaire entomologique du cinéma

Perceptions, comportements, corporités

Jeudi 19 octobre 2023

9h30 - 18h15

📍 Palais universitaire, Salle Pasteur



Laboratoire

Approches contemporaines

de la **création** et de la

réflexion artistiques

ACCRA | UR 3402

Université de Strasbourg

9h30 - Accueil des participants

9h45 - Introduction de la journée par Mathilde Grasset (Université de Strasbourg)

10h00 - « Le Visible qui palpite », conférence inaugurale d'Emmanuelle André (Université Paris Cité) et Jean-Michel Durafour (Université Aix-Marseille)

Comment un motif devient-il un objet d'étude ? Comment passe-t-on de ce qui fulgure dans l'œil comme une surprise, un émerveillement, un détail qui dérouté la vue, à la figure que l'analyse identifiera progressivement comme rien de moins qu'une image du cinéma lui-même dans les films ? C'est très exactement la question d'une métamorphose. Du passage de la chenille à voir au papillon à penser. Dans *Insectes, cinéma. Le visible qui palpite*, notre hypothèse se fonde sur la conviction que les insectes cinématographient le visible avant même l'invention technique du cinéma : par leurs mouvements, leurs proportions, leurs clignotements, etc. Entrer dans le cinéma par l'insecte, c'est prendre le contre-courant de la fabrique de l'histoire avec un grand H. L'insecte est petit, le plus souvent peu attirant, repoussant, anodin, moins noble que bien d'autres motifs. Il est, c'est son paradoxe, et déjà dans la nature, où on ne le remarque souvent que parce qu'il nous pique et bourdonne à notre oreille, en déficit de visibilité. Nous sommes ici au cœur de notre audace...

11h - Discussion

11h30 - Pause café

L'ENTRE-DEUX DES IMAGES

Modération : Élie Raufaste

11h45 - « L'insecte cinématographique, relais entre les mondes », Benjamin Thomas (Université de Strasbourg)

L'insecte, étymologiquement, c'est celui dont le corps est composé d'éléments distincts (tête, thorax, abdomen). Il n'est certes pas aberrant de le qualifier ainsi dès lors que l'on considère le corps de l'insecte, et son corps seul – abstraction faite de son milieu et de la manière dont il s'y meut. Alors, en effet, on peut le décrire (le catégoriser) comme un corps « coupé, entaillé » (c'est le sens d'*insecta*, en latin, qui traduit le grec *entoma*). Cela ne va pourtant pas sans faire violence au sensible. En quoi son corps, plus que le nôtre, serait-il composé d'entités séparables ?

Si l'étymologie, anodine, ne semble consigner qu'une option descriptive, l'insecte – son nom – n'en est pas moins envisageable comme le symptôme, la mise en abyme de la fiction de sécession généralisée qui en est venue à qualifier notre culture occidentale. De même que l'on peut séparer, unilatéralement, par un exercice de pensée, l'humain de la nature, on peut atomiser les objets qui composent cette dernière. D'où le sort de ce que l'on a décrété et nommé « insecte ».

Emmanuelle André et Jean-Michel Durafour ont récemment rappelé les accointances fortes de l'insecte et du cinéma (*Insectes, Cinéma. Le visible qui palpite*, Rouge Profond). Ces quelques constats liminaires ne nous éloignent pas d'une telle proposition. L'insecte a en effet une modalité d'existence, en situation dualiste, qui le rapproche du film : pensé, « su » comme une discontinuité, il s'éprouve pourtant, contre la raison (taxinomique), mais avec les sens, comme une continuité.

Mieux : son être contredisant la discontinuité qu'on veut lui imposer, ne renvoie pas seulement au principe de continuité s'imposant à des images « techniquement » discontinues. Son existence filmique en fait une puissance unificatrice plus ample encore. L'insecte s'actualiserait alors comme relais entre les mondes multiples à la confluence desquels peuvent se situer les images cinématographiques. Ce sont de tels insectes de cinéma, témoins d'une co-présence, d'une co-existence, d'une co-incidence, d'une coalescence même, de mondes qui sont pourtant disjoints, irréductibles les uns aux autres, impossibles, que nous observerons ici – dans un corpus hétéroclite, allant de Max Linder à Michelangelo Frammartino en passant par Nobuhiro Suwa.



12h10 - « Insecte-écran. Les (trop) gros plans entomologiques », Rémi Lauvin (Université de Paris)

Depuis Robert Hooke, l'insecte est un sujet de choix pour l'exercice du regard microscopique. Seulement, lorsqu'il surgit contre la lentille voire lorsqu'il en arpente la surface, l'insecte franchit ce que la science optique nomme *punctum proximum*, le point le plus proche que l'on peut percevoir distinctement. Le surgissement de l'insecte-écran dévoile alors un hors champ interne à la prise de vue : la zone trop proche de l'objectif pour être clairement distinguée. Nous analyserons ici des images accidentelles ou mises en scène de ces (trop) gros plans, en les envisageant comme autant de cas de figure où le cinéma s'intrigue ou s'amuse du trouble causé par l'insecte égaré dans l'œil de la caméra.

12h30 - Discussion

12h50 - Pause déjeuner au restaurant « Le 32 », 32 boulevard de la Victoire, 67000 Strasbourg

PRÉSENCES INTERMITTENTES

Modération : Mathilde Grasset

14h30 - « L'insecte saisi par le cinéma burlesque », Dimitri Martin Genaudeau (La Fémis, PSL).

Des abeilles (que le spectateur ne verra jamais) perturbent la tournée de François le facteur dans *Jour de fête* tandis qu'un bourdon vrombit devant la moustache de Charlot au début de *Modern Times*, mouchetant de noir le visage de craie du comédien... Dans le cinéma burlesque, les insectes se manifestent de deux manières : invisibles, leur présence n'est souvent révélée que par le jeu de l'acteur qui mime l'inconfort que lui procurent puces et abeilles ; apparitions soudaines en d'autres endroits, leurs corps noirs se détachent nettement du visage blanc des personnages. En cela le burlesque retranscrit fidèlement notre expérience du monde entomique tant il est vrai que l'insecte est pour nous un éternel surgissement : invisible, il inscrit pourtant d'une piqûre son empreinte douloureuse dans notre chair (*Jour de fête*), aveuglant, il reste néanmoins insaisissable car trop rapide ou trop petit (*Modern Times*).

14h55 - « Une stridulation familière : passages et vibrations de l'insecte chez Apichatpong Weerasethakul », Élie Raufaste (Université Paris Cité).

Omniprésents dans le cinéma et les installations d'Apichatpong Weerasethakul, les insectes ont pourtant chez lui un statut incertain, oscillant entre pure présence sonore, acousmatique (on les entend chanter sans qu'ils soient visibles), et intrusion au sein de l'espace intime et domestique. La stridulation diurne et nocturne des insectes, densifiée au contact des autres couches de son, n'est jamais anodine : elle engendre chez le cinéaste une atmosphère qui dépasse le simple effet de réel pour imprimer aux plans un rythme propre, une vibration hypnotique. L'insecte devient donc un phénomène, une composante à part entière de l'image, une texture sur laquelle se dépose, sans jamais l'éclipser, la voix des personnages. En pénétrant dans la maison, il complique tout : dans la culture bouddhiste, il est un être sensible, qu'il ne faut pas tuer ; on a pourtant tôt fait, comme Jen (Jenjira Pongbas) dans *Uncle Boonmee* (2010), de l'écraser au sol. Ainsi l'insecte s'interpose, s'imisce entre les règnes, au point de se faire à l'occasion interprète, relais, médium : dans *Tropical Malady* (2004) ou dans le court-métrage *Night Colonies* (2021), un glissement s'opère entre le bourdonnement des insectes et le grésillement de voix humaines, altérées comme lors d'une transmission radiophonique. Dans ces films hantés par des fantômes, l'insecte invite à repenser différents bruits : le « bruit du fond » revenant sur le devant de la scène (Robert Bonamy), mais aussi le bruit de l'image numérique, cette traînée visuelle liée aux mouvements des lucioles dans l'obscurité. Tout autour de l'insecte, une zone de circulation s'ouvre entre le vivant et la machine. Il ne fait que passer, mais son passage renvoie toujours à un manque, à une absence (de l'être aimé, des disparus) : il ouvre un autre temps à l'intérieur des images, qu'il s'agit d'accueillir et de faire sien.

15h15 - Discussion

TROUBLES CHEZ LES LÉPIDOPTÈRES

Modération : Sophie Suma

15h35 - « Dialogue entre essaim et communauté : une analyse éco-queer d'un épisode d'*American Gods* », Marjolaine Mermet-Bouvier-Hatzfeld (Université Lumière Lyon 2).

L'écologie queer interroge les points d'intersection entre les systèmes de domination exercés par les sociétés humaines sur la nature et sur les individus dérogeant à la norme cishétérosexuelle. Le vingt-cinquième épisode de la série *American Gods*, créée par Bryan Fuller et Michael Green, met en scène la manifestation plastique d'une telle intersection, par la représentation d'un essaim de papillons venant prendre en charge la queerness de tout un réseau de personnages. Cette communication s'emploiera à analyser les enjeux esthétiques et politiques d'une telle représentation en retraçant l'historicité des motifs qui dialoguent au sein de cette séquence.

16h00 - « "I almost wish we were butterflies". L'imaginaire poétique du papillon dans *Bright star* de Jane Campion (2009) », Élise Tourte (Université de Strasbourg).

Cette communication se penche sur le film *Bright star* (2009) de Jane Campion, et notamment sur une scène dans laquelle Fanny Brawne, amoureuse du poète John Keats (1795-1821), lit une lettre envoyée par ce dernier, dans une chambre peuplée des papillons qu'elle a chassés. La puissance troublante de l'insecte se découvre au cœur d'une phénoménologie qui va de la capture à l'envol. C'est par son entremise que Jane Campion met en jeu un autre regard.

16h20 - Discussion

16h40 à 16h55 - Pause café

DÉPLACEMENTS PERCEPTIFS

Modération : Mike Zimmermann

16h55 - « J'ai vu sous d'étranges yeux : cinéma expérimental et dispositifs de perceptions entomologiques », Elio Della Noce (Université Paul-Valéry Montpellier 3).

Dans son *Approche écologique de la perception visuelle* (1979), le psychologue de la perception américain Jerome J. Gibson se libère de la tradition théorique inférentielle pour concevoir l'acte de perception comme une interaction mobile du corps animal avec son milieu de vie. Si le geste de toucher, d'imprimer, de révéler et de projeter des images à partir d'un support celluloïd est un acte de perception, de quelle perception s'agit-il ? d'une perception purement humaine et subjective ? ou de nouvelles perceptions objectivistes à la lisière des mondes humains et non-humains ? Une forme de vision interespèces s'incarne tout particulièrement dans les approches artisanales des cinéastes expérimentaux contemporains, par leur goût prononcé du DIY et de l'artisanat. Ma communication étudiera les dispositifs sténopé conçus dans les films *My life as a bee* (2002) de Robert Schaller et *Photuris* (2013/14) de Peter Miller afin d'interroger une approche écologique et artisanale des perceptions-insectes au cinéma.

17h20 - « D'une image latente dans l'oeil d'une sauterelle : inclusions entomologiques dans l'oeuvre de Charlotte Pryce », Matilda Holloway (Lara-Seppia/Erraphis, Université Toulouse 2 Jean-Jaurès).

Par le biais d'une pratique de la pellicule intimiste et manuelle, revendiquée comme alchimique, le travail de Charlotte Pryce est tourné tout entier vers une expérience entre les mondes et entre les règnes du vivant. Présents à travers son oeuvre, les insectes y prennent un rôle à la fois de passeurs entre les réalités et de percepteurs d'une réalité radicalement différente de la nôtre. Sans se projeter sur eux uniquement de manière métaphorique, Pryce s'appuie tout autant sur la posture naturaliste que sur la figure de l'entomologiste pour exprimer ce déplacement perceptif : ce n'est pas tant la possibilité de voir comme un insecte qui est suggérée, mais plutôt un désir d'épingler du regard l'inaccessible des images latentes qui semble motiver ses propositions filmiques. Cette communication propose de suivre l'évolution de l'inclusion entomologique dans les films de l'artiste-cinéaste depuis son apparition au début des années 2000 jusqu'à ses dernières oeuvres, réalisées pour la lanterne magique.

17h40 - Discussion

18h - Clôture de la journée d'étude par Mike Zimmermann (Université de Strasbourg)

